

# LES ECUMEURS DE RIVIERES

Par PAUL SAUNIÈRE

## Première partie : LES DEBUTS DU BOSSU

### I

#### LES DEUX VOISINS

Je défie les touristes, je défie même beaucoup des habitants de Paris, qui ont une fois suivi le boulevard de Sébastopol, de soupçonner qu'il y a tout près de là une rue qui se nomme rue de Venise, et de soupçonner surtout ce qu'est la rue de Venise.

Elle commence pourtant rue Beaubourg et aboutit au boulevard lui-même. Il est vrai que c'est une ruelle bien plutôt qu'une rue, et qu'on l'a traversée avant même de songer à s'inquiéter du nom qu'elle porte.

Petite, étroite, courte, sans horizon, presque sans ciel, c'est une des rues du vieux Paris les plus horribles que l'on puisse imaginer, en dépit des tentatives d'alignement qui en ont déjà élargi l'entrée.

Néanmoins, la rue de Venise est habitée, et fort probablement par de très honnêtes gens, car tout le monde ne peut pas demeurer sur le boulevard de Sébastopol.

A l'époque où se passe cette histoire, c'est-à-dire au commencement de l'année 1870, deux des personnages qui vont jouer un rôle dans ce récit dramatique occupaient dans la même maison deux petits appartements situés l'un au-dessus de l'autre, et composés chacun d'une chambre à coucher et d'un cabinet.

En s'aventurant à tâton dans une allée sombre, étroite et humide, on arrivait à un escalier non moins sombre, non moins étroit, non moins humide, au fond duquel des ouvertures qui avaient la prétention d'être des fenêtres, laissaient parcimonieusement pénétrer un jour blafard et douteux.

Au risque de se rompre vingt fois le cou, on finissait par atteindre le faite de l'escalier, et après avoir péniblement grimpé quatre étages, on mettait enfin le pied sur un palier.

Sur ce palier, les yeux habitués à l'obscurité découvraient à la longue une porte. La clef est dans la serrure ; il nous suffira donc de la tourner. C'est là. Entrons.

La chambre dans laquelle on pénètre est assez grande. Elle est éclairée par une fenêtre à guillotine, garnie d'innombrables petits carreaux, devant lesquels pend un rideau de mousseline usé, mais patiemment repris. Cela témoigne d'une certaine pauvreté et aussi d'une laborieuse industrie.

Dans cette pièce, en effet, tout est pauvre, mais tout est propre.

La commode en bois de noyer vulgaire est luisante, et les cuivres brillent d'un aussi vif éclat que s'ils sortaient de la boutique du marchand. La table de bois blanc se cache sous une toile cirée, imitant assez vaguement l'acajou, mais soigneusement bordée. Les deux chaises de paille laissent clairement deviner aussi que la main qui les frotte ou les bat habituellement n'est point paresseuse.

Aujourd'hui, il y a bien un peu de poussière sur les meubles, sur la pendule noire et sur les flambeaux de cuivre qui ornent la cheminée, mais on en trouve immédiatement l'explication, pour peu qu'on jette sur le lit le même regard investigateur.

Ce lit est également en noyer, assez confortablement garni d'une paille, d'un matelas un peu mince et d'un traversin. Les draps, fort blancs, sont en grosse toile et rapiécés en plus de vingt endroits.—Toujours la même lutte entre la misère et la propreté.

Sur ce lit une femme git, immobile, et les yeux fermés.

Au premier abord, on lui donnerait cinquante ans environ ; mais en l'examinant avec attention, on s'aperçoit que les privations et la maladie ont flétri le teint, creusé les traits et sillonné de rides précoces ce visage décoloré. Bien plus, en

détaillant les lignes anguleuses de cette figure ravagée, on reconnaîtrait que cette femme a dû être jolie, sinon belle.

Cette vicillesse anticipée est évidemment le résultat d'un travail ingrat, de la misère, des privations, et probablement aussi de profonds chagrins. C'est de tout cela que cette femme est malade, qu'elle souffre et qu'elle meurt.

Au chevet du lit, à côté d'une table de nuit en noyer, sur laquelle fumait un bol de tisane, dans un vieux fauteuil recouvert d'antique velours d'Utrecht jaune à ramages, est enfoncé un être difforme, bossu, maigre, dont la tête disproportionnée, mais jeune, intelligente, fine, résolue, semble reposer presque directement sur deux jambes torsées et grêles. Silencieux et réfléchi, il lit, ou plutôt il fait semblant de lire le journal qu'il tient à la main ; mais ses regards, obstinément fixés dans le vide, attestent une profonde préoccupation.

De temps en temps, il jette sur le lit un coup d'œil anxieux, pousse un soupir douloureux, et reprend sa lecture, ou du moins le cours de ses réflexions amères.

A droite, une porte entre-bâillée permet d'entrevoir un obscur petit cabinet, meublé d'un lit de sangle, de son matelas, et d'une chaise,—la chambre de ce pauvre garçon, sans doute.

En ce moment, la malade ouvre les yeux, se tourne péniblement vers lui, et l'appelle d'une voix éteinte :

—Adolphe !

Avec une vivacité qu'on n'aurait pas soupçonnée, il bondit joyeusement auprès d'elle.

—Voilà, mère !

—J'ai soif, mon garçon.

Avec une sollicitude touchante, Adolphe souleva la moutarde, et approcha de ses lèvres le bol de tisane, dont il lui fit boire la moitié doucement et par petites gorgées.

—Merci, murmura sa mère, dont la tête se renversa lourdement sur le bras de son fils.

Il l'appuya sur le traversin avec des précautions infinies, dégagera son bras et revint prendre place sur le fauteuil, sans quitter des yeux la pauvre femme.

Epuisée par l'effort qu'elle venait de faire, elle avait de nouveau fermé ses paupières alourdies et repris son immobilité.

Tout à coup des pas précipités se firent entendre dans l'escalier.

A peine Adolphe s'était-il levé pour s'informer des motifs de ce bruit inaccoutumé, que la porte extérieure s'ouvrit bruyamment et que deux hommes de mine suspecte firent irruption dans la chambre.

—Eh ! Dodolphe ! cria le plus jeune. Enfin te v'la donc !

Adolphe fronça terriblement les sourcils.

—Ginglard ! Bouteleux ! Vous ici ! Silence, ajouta-t-il en étouffant sa colère.

—Qué qu'y a donc ? demanda Ginglard avec mystère.

Pour toute réponse, le jeune bossu montra d'un geste désespéré le lit sur lequel agonisait sa mère.

—C'est donc pour ça que t'es pas venu au rendez-vous d'à ce matin ? dit Bouteleux.

Adolphe fit de la tête un signe douloureusement affirmatif.

—Et ce soir... est-ce qu'on te verra ?

—Non.

—T'as tort, mon vieux, il paraît qu'il y a un coup superbe à faire du côté d'Bezons.

—Veux-tu te taire, animal ? s'écria Adolphe en lui posant la main sur la bouche.

En même temps il se tourna avec inquiétude vers la mourante, comme pour s'assurer qu'elle n'avait rien entendu.

Rassuré par son immobilité, il désigna d'un geste impérieux la porte aux deux visiteurs.

—Ainsi, on n'te verra pas ? demanda encore Ginglard.

Au lieu de répondre, Adolphe les poussa violemment.

—Vous en irez-vous ! rugit-il d'une voix étranglée.

—C'est bon, mon petit Apollon... on s'en va, ricana Bouteleux, en haussant les épaules ; mais t'as tort. Vrai, t'as tort ! Après tout, not'part n'en s'ra qu'plus ronde. Tant pis pour toi !